QUITTER UN PAYS AVEC DES LIMITES ET FAIRE SA PLACE DANS UNE NATION D'ADOPTION

FARID ROHANI

M. Rohani est le président émérite de l'Institut Laurier, un organisme de Vancouver fondé en 1989 dont l'objectif est l'avancement et la diffusion de connaissances sur les répercussions économiques et sociales de la diversité canadienne.

Nous pouvons consulter toutes les statistiques, toutes les données et tous les chiffres concernant l'état du multiculturalisme dans ce pays – tout en espérant, sans doute, que l'information nous persuade à nous aligner avec l'un ou l'autre des côtés du débat sur les différentes problématiques entourant les immigrants et les politiques de l'immigration au Canada. Toutefois, en fin de compte, ce que nous ne devons pas oublier lorsque nous tentons de définir le caractère de ce pays sont les histoires de ces immigrants et de leurs contributions à ce pays. Elles portent toutes sur la façon dont ils se taillent une place au cœur d'une nation qui les a adoptés, comment ils ont grandi en étant au service de ce pays et comment ils continuent à se développer en tant que Canadiens.

Quitter un lieu et traverser le globe — sillonner les océans pour arriver à un endroit avec des possibilités illimitées — ceci est l'histoire de mon arrivée au Canada. Je la partage avec vous en souvenir de tous ceux qui m'ont aidé à devenir une partie du Canada.

Mon père m'avait dit qu'il ne voyait pas d'avenir pour nous en Iran ; il avait le pressentiment que nous ne serions pas en sécurité en tant que membres de la foi bahaï et qu'une vague de changements se dessinait à l'horizon. C'est pourquoi il m'envoya, à l'âge de 11 ans, rejoindre la famille accueillante et aimante de son frère à Victoria, en Colombie-Britannique. La famille venait tout juste de quitter Montréal (parce que mon oncle jugeait le climat trop froid) pour s'installer à Victoria, qu'il imaginait être la Californie du Canada.

C'est toujours difficile pour un jeune enfant de se retrouver dans un pays inconnu — je ne connaissais pas les jeux auxquels mes pairs jouaient, les émissions télévisées populaires, la musique qu'il fallait écouter pour être cool. Les enfants du voisi-

nage nous observaient par-dessus les buissons et s'imaginaient que ces petits immigrants étaient des chasseurs de têtes (les émissions télé comme Gilligan's Island n'aidaient pas à cet égard). Nous les regardions à notre tour, nous demandant pourquoi ils nous regardaient. Cela n'avait pas pris trop de temps pour que Madame Reilly nous visite et nous présente à ses enfants, et l'amitié qui s'est créée avec les membres de cette famille dure à ce jour. Chaque souvenir est un grand trésor.

Ce qui s'est gravé profondément dans mon esprit à cette époque était les récits empreints de sacrifices réalisés par la génération antécédente. Ils m'enseignèrent, à mon arrivée au Canada, à propos du combat de ces individus qui ont pris parti à une guerre visant à prouver qu'aucune race n'est supérieure à l'autre, et que les efforts et la persévérance allaient me définir dans mon nouveau pays. Cela a été ma première leçon sur ce qui est une valeur essentiellement canadienne : qu'aucune race ou religion n'est supérieure à une autre, et que tout préjugé que nous pouvons porter est une trahison face aux sacrifices qui ont été réalisés pour bâtir ce pays.

Cela ne m'a pas pris trop de temps pour m'adapter, me faire des amis, terminer mon secondaire, me trouver une copine et me rendre compte que je fais partie de la communauté. Ces premiers temps sont de bons souvenirs de mes amis et de nos aventures du secondaire.

Ce que mon regretté oncle a ancré en nous était le fait que ce pays est le *nôtre*. Nous devons être productifs, ne pas être passifs ; nous devons planter nos racines, contribuer, aller de l'avant. Et sa leçon la plus valable a été que nous devons prendre notre place dans ce pays, en prendre soin comme si c'était notre maison et prendre part à sa croissance, même avec de petites contributions, nous exprimer lorsque nous percevons des injustices et ne pas rester immobiles.

Après le secondaire, j'ai voyagé à travers les États-Unis pendant deux ans. J'ai appris plusieurs leçons valables que seuls les voyages enseignent, et j'ai remarqué beaucoup de différences entre les États-Unis et le Canada. Dans le Dakota du Sud, j'ai vu les Premières Nations d'un autre angle, qui était complètement différent des impressions que j'avais dérivé des films de cowboys. Au Texas, au Nebraska et en Californie, j'ai été témoin de la gentillesse pour laquelle les Américains sont connus, mais je ne me suis jamais senti aussi bien qu'au Canada. Tout le monde me demandait d'où je venais ; au Canada, c'est une question qui ne m'était plus posée.

Lorsque la Révolution iranienne a forcé mes parents à déménager au Canada, j'ai dû revenir dans ce pays.

Mon père est arrivé avec une enveloppe dans sa poche qui contenait un mandat pour son arrestation et son exécution — il était le numéro 31 sur une liste de 50 noms, le tout premier ordre d'un tribunal révolutionnaire qui énumérait les individus les plus recherchés du régime Pahlavi. Mon père et les autres n'étaient recherchés pour aucune autre raison que le fait d'avoir un lien avec le régime précédent. Il m'a dit que la moitié des personnes sur cette liste avaient été exécutées, qu'un ou deux de ses amis se trouvant sur cette liste avaient été assassinés à Paris et qu'il ne se sentait en sécurité qu'au Canada. Il nous a dit que nous n'avions pas de temps à perdre, que nous devions planter nos racines et nous investir dans la communauté.

Il a commencé dès son arrivée et a travaillé très fort. Il disait toujours que les gens productifs sont productifs tout le temps, peu importe où ils sont, en ajoutant que nous venions d'une grande culture et que nous devions le prouver en montrant l'exemple et en ajoutant quelque chose d'extraordinaire à ce pays qui nous a accueillis. Lentement, il s'est installé, mes sœurs se sont mariées, et la vie continua son cours. Les Rohani de la première génération ont épousé d'autres Persans. Le souhait de ma grand-mère était qu'un de ses petits-enfants épouse un Canadien ou une Canadienne aux yeux bleus. Cela n'a pas pris de temps pour que Saied, mon cousin, marrie Gretchen Edwards, la fille d'un amiral canadien, réalisant ainsi son souhait. Ils ont des enfants magnifiques.

J'ai rencontré mon épouse lors d'un évènement commémoratif pour ses oncles qui avaient été tués par le régime iranien. On avait offert à ces trois membres de la famille la possibilité de renier leur foi bahaïe et de revenir à leurs racines juives. Ils refusèrent.

Sa famille a choisi le Canada au lieu de l'Europe, et tous ses membres sont venus ici. J'ai été le premier non-juif à entrer dans leur famille. Ceci s'est produit il y a 32 ans, et de mon point de vue, cela avait été un mariage mixte — des cultures différentes forcées vers l'exile qui acceptent la nature fondamentalement inclusive de notre nouveau pays, que nous sommes tous canadiens.

Les circonstances jouent un rôle important dans la vie d'un individu — dans les interactions personnelles, dans la vie sociale et dans les affaires. Cela était pareil pour notre vie au Canada.

J'ai eu la chance d'avoir été présenté à un grand Canadien, le regretté Milton Wong, et nous avons longuement discuté à propos des contributions des immigrants à la formation et à l'évolution de ce pays. De l'économie, en passant par l'agriculture dans les Prairies, au développement du chemin de fer qui a finalement uni l'Est avec l'Ouest et a défini le paysage canadien.

Sa passion pour les Premières Nations était contagieuse ; cela ne m'a pas pris de temps pour commencer à les considérer comme un immense trésor auquel nous avons la chance d'avoir accès au Canada. Leur philosophie et leur culture accueillantes sont ce que John Ralston Saul allait définir plus tard comme étant les racines de notre Charte des droits et libertés et le troisième pilier de l'histoire du Canada, aux côtés des cultures anglophones et francophones.

Je me suis établi comme objectif de toujours apprécier les contributions des Premières Nations à ce pays qui nous a accueillis, moi et ma famille, et qui nous a permis de prospérer, et de ne jamais oublier leurs sacrifices – tout en résolvant de rester fidèle à leur histoire en tant que premier peuple du Canada.

Notre portrait de famille a changé dramatiquement au fil des nombreuses années de mon mariage. Mon frère a épousé une Canadienne de descendance japonaise, ma mère un homme italien, mon fils une jeune hollandaise. Ma fille fréquente un Canadien d'origine allemande, tous mes nièces et neveux ont épousé des personnes d'une autre origine, et nous en sommes venus à incarner ce que je valorise le plus — nous en sommes venus à réaliser que la différence d'ethnicité est ce qui forme l'identité canadienne, et ce qui nous tient ensemble est l'amour

que nous avons les uns pour les autres et pour le pays qui nous a réunis.

Être un immigrant m'a permis de réussir à plusieurs égards. La chose la plus élémentaire que les immigrants partagent est l'expérience de prendre un risque, de voir des possibilités que les autres ne voient pas nécessairement — de se transplanter, de confronter le fait que les chances sont empilées contre soi, de surmonter les obstacles et de ne jamais laisser tomber. C'est ce que les immigrants font de mieux, et la prise de risques est ce qui crée l'innovation.

La valeur mise sur l'éducation et l'importance de l'engament communautaire, le désir de progresser en travaillant fort, le fait de garder la tête basse et de prouver sa valeur avec des résultats sont des valeurs que la plupart des immigrants partagent.

Je n'ai jamais partagé cette attitude que « tout m'est dû » dont certains Canadiens de descendance européenne font preuve et qui s'impose maintenant plus que jamais. Je ne me suis jamais plaint de me faire traiter en étranger. Je n'ai jamais ressenti de racisme : je ne lui ai jamais permis de se manifester. Je savais que ce pays était autant le mien que celui de tous ceux qui étaient ici avant moi.

J'ai parlé et écris au sujet de choses qui n'étaient pas politiquement correctes, j'ai dirigé des efforts pour éliminer des obstacles, pour remettre en question des tabous, pour aller au cœur de ce que nous avons tous en commun, pour aller visiter une mosquée ou une synagogue, un temple ou un sanctuaire — tout ceci en tant que Canadien « sans trait d'union », afin de trouver et d'accueillir nos différences, et de voir l'unité dans notre diversité.

L'économie du Canada est petite, sa population est modeste et son territoire est vaste. Cet équilibre fragile entre le besoin d'accommoder les changements sociaux et celui d'inviter plus d'individus pour maintenir notre population, stimuler notre économie et prendre soin d'une population vieillissante, doit être pris en charge en faisant appel à la sagesse qui maintient les ponts qui nous ont été confiés par les générations précédentes. Nous devons léguer cette harmonie aux générations futures.